« MacDougal Street », de Matthew Grabelsky, huile sur toile, 2020. MATTHEW GRABELSKY

SPÉCIAL ANIMAUX

Le Monde

l'époque

A fond la faune !

La sensibilité à la condition des animaux s'est accrue au-delà des cercles militants. Jusqu'à établir des relations d'égal à égal avec nos amis de tout poil

DIMANCHE 28 FÉVRIER - LUNDI 1ER MARS 2021 CAHIER DU « MONDE » N° 23683 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Pour les bêtes comme pour les humains

Des spas

A travers toute la France, des salons de toilettage pour chiens montent en gamme. «Centres de bien-être», «Balnéodog», «Pet spa» et autres «Canispa» proposent des bains bouillonnants au sel de la mer Morte, des massages de pattes relaxants, des enveloppements de boue pour *«sublimer le poil»*... Même la SPA de Marseille s'est équipée d'un spa pour détendre ses pensionnaires.

Des hôtels de luxe

Friandises de bienvenue, room service et conciergerie. Depuis l'ouverture, en 2014, d'Aristide, le premier hôtel de luxe pour chats à Paris, les séjours cinq étoiles n'ont cessé de se développer un peu partout dans l'Hexagone. Dans ces palaces pour chats et chiens, les clients sont plus poilus que ceux que l'on croise dans un établissement classique mais tout aussi choyés. Et la facture peut vite s'envoler. A partir de 20 euros par jour en basse saison et en formule standard et jusqu'à trois fois plus selon les établissements, périodes et prestations choisies.

Des assurances-santé

A 50 euros la moindre consultation chez le vétérinaire, certains propriétaires de chiens et de chats se résolvent à souscrire pour leur animal de compagnie une assurance-santé. Les cotisations varient d'une dizaine à une cinquantaine d'euros mensuels, selon le niveau de garanties. Assureurs, mutuelles, banques et opérateurs spécifiques sont déjà très nombreux à se disputer ce nouveau marché.

Des soins de cancérologie

Bilan d'extension, scanner, échographie, chirurgie, chimiothérapie, radiothérapie, immunothérapie... Les cliniques d'oncologie vétérinaires se développent, qui déploient des stratégies diagnostiques et thérapeutiques aussi sophistiquées que pour les humains. Prévoir une bonne assurance-santé.

Des pompes funèbres

Chaque année en France, 1,6 million d'animaux de compagnie décèdent. Jusqu'à présent, la dépouille était souvent confiée à un vétérinaire, qui la faisait incinérer dans un crématorium animalier. Ou la famille se débrouillait toute seule.
Fin 2020, une première offre d'agences funéraires animales vient d'être lancée. En faisant appel à l'enseigne Esthima, les propriétaires en deuil pourront organiser des obsèques sur mesure, faire signer un livre d'or, commander une urne, acheter des objets souvenir...
Compter 60 euros pour l'incinération collective d'un chien (avec d'autres animaux), autour de 180 euros si l'on désire récupérer les cendres, et jusqu'à 280 euros pour une cérémonie complète avec crémation individuelle.
Pascale Krémer et C. Ro.

ENQUÊTE

La retraite est dans le pré

Ils s'appellent Lulu, Pompon, Rosalie. Rescapés des abattoirs ou de la maltraitance, cochons, vaches, poules... trouvent refuge dans de nouvelles structures où ils finissent paisiblement leur existence

Par Catherine Rollot

Vautré sur une épaisse couche de paille, Noé ronfle comme... un cochon bienheureux. A l'abri du froid dans sa jolie cabane en bois, le verrat à la robe claire recouverte de longues soies ressemble au cochon rose des comptines enfantines. Dans ce décor paisible et bucolique, seule sa queue coupée témoigne encore d'un passé confiné entre les quatre murs d'un élevage intensif.

Il y a deux mois, le bel endormi était un animal errant dans les rues d'un petit village, échappé de l'enclos d'un propriétaire qui le détenait illégalement. Récupéré par l'association GroinGroin, il est devenu le plus récent résident de ce refuge pour animaux de ferme, situé à Neuvillette-en-Charnie, en pleine campagne sarthoise. Ici, ni stalle, ni couloir de contention, ni bâtiments fermés, qui constituent le quotidien de la grande majorité des porcs d'élevage. A la place, 12 hectares de pâtures verdoyantes, sur lesquelles vaque en toute liberté une troupe hétéroclite composée de congénères de Noé mais aussi de dindons, vaches, poulets et chèvres. Un paradis où le risque de finir en rillettes ou en steak haché n'existe pas. Car, ici, comme le résume Caroline Dubois, fondatrice de GroinGroin, *«on ne demande rien d'autre aux animaux que de vivre leur vie tranquillement»*.

Dans ce lieu, ouvert aux rescapés des abattoirs, des élevages industriels, de la maltraitance ou de l'abandon, chaque animal a une histoire, un prénom. Il y a là Lulu, la plus ancienne pensionnaire, une truie vietnamienne, une race naine utilisée comme animal de compagnie, arrivée il y a treize ans, après avoir été abandonnée par ses maîtres. Pompon, une femelle aux oreilles noires engraissée par des particuliers en région parisienne pour être mangée, et sauvée in extremis par un proche. Heston, un colosse de 400 kg, dernier cochon du cheptel d'un couple d'éleveurs repentis, qui n'assumaient plus de le tuer pour le transformer en chair à saucisse... A l'abri aussi, Flagada Jones et Gontran, ex-poulets de batterie, aux pattes fragilisées par leurs anciennes conditions de vie, ou encore Marguerite, une Holstein à la robe noire et blanche, arrachée à son destin de vache laitière et à l'abattoir grâce à une blessure. Au total, 98 bêtes, dont une cinquantaine de cochons (nains ou de ferme) partagent prairies, mangeoires, soins et caresses prodigués quotidiennement par les cinq permanents de l'équipe.

> « Autrefois, une vache famélique dans un champ n'émouvait personne. Ce n'est plus le cas »
> *Frédéric Freund*
> *directeur général d'OABA*

C'est avec des cochons vietnamiens que Caroline Dubois a basculé, en 2005, côté champs. Dans son ancienne vie, côté ville, elle était cadre dans l'aéronautique et parisienne. La pratique de l'équitation compensait la frustration de la citadine, amoureuse de longue date des animaux. La rencontre avec un cochon nain, aperçu lors d'une visite dans le parc d'un château, lui fait prendre conscience d'un paradoxe : *«Cet animal aussi vif, affectueux et intelligent qu'un chien ne pouvait pas être le même que celui dans lequel on plantait sa fourchette...»* Dès lors, la quadragénaire dévore tout ce qui est publié sur le sujet, engrangeant un savoir encyclopédique, jusqu'à finalement adopter une première femelle, Rosalie. Puis une deuxième, Marge. En 2005, aidée par une amie vétérinaire, elle décide de changer de vie et d'acheter une ancienne exploitation agricole. Adieu ville, bureau, escarpins, steak et jambon. Bienvenue fermette, bottes crottées, pâtures, animaux et nourriture végétarienne. Consacré d'abord à l'information sur les cochons, le lieu devient vite un refuge. Sans subvention de l'Etat, fonctionnant uniquement grâce à des dons de particuliers, de fondations et, parfois, d'entreprises, GroinGroin a, depuis son ouverture, aidé au sauvetage ou au placement de plus de 2000 animaux.

Il va sans dire que l'intérêt de Caroline pour les porcs a suscité bien des interrogations et des critiques. *«A l'époque, on m'a vraiment prise pour une folle. Sauver des animaux dits de ferme pour lesquels on n'avait que peu d'égards, c'était déjà considéré comme bizarre, mais en plus, des cochons, mal aimés parmi les mal aimés, c'était la totale»*, s'amuse Caroline Dubois, derrière son masque et son gros sweat-shirt bleu au dessin animalier. Quinze ans plus tard, scandales alimentaires et sensibilisation grandissante à la maltraitance animale ont accéléré la prise de conscience sur le sort réservé à ceux élevés pour finir dans nos assiettes. Et sur la nécessité de leur offrir des espaces pour les protéger ou simplement les laisser vieillir, comme il en existe depuis longtemps pour les chiens ou les chats. Une lente évolution.

«Longtemps, il n'y a pas eu de vieillesse pour les animaux d'élevage, résume Brigitte Gothière, cofondatrice et directrice de l'association L214. *Les poulets de chair industriels sont abattus à six semaines, les canards à trois mois, les poules pondeuses à 18 mois, dès que leur rendement baisse. Même les vaches laitières ne vont pas au-delà de 5 ans, alors que naturellement elles peuvent vivre 20 ans...»* Taxés de sensiblerie, parfois ridiculisés ou attaqués, rares étaient alors ceux qui montaient au créneau pour ces bêtes dites de boucherie. *«Autrefois, une vache famélique dans un champ n'émouvait personne,* confirme Frédéric Freund, directeur général de l'Œuvre d'assistance aux bêtes d'abattoir (OABA). *Ce n'est plus le cas aujourd'hui.»* Cette association de protection animale, créée en 1961 et reconnue d'utilité publique depuis 1965, qui combat la maltraitance dans les élevages, intervient, entre autres, à la demande des services vétérinaires de l'Etat pour prendre en charge des animaux retirés à leurs éleveurs. Des éclopés de plus en plus nombreux. En cause : l'augmentation des procédures contre les maltraitances mais aussi la crise de l'élevage. Littéralement sur la paille, certains professionnels n'auraient plus les moyens d'entretenir correctement leur cheptel.

Pour assurer un repos bien mérité à ces animaux souvent usés prématurément par une vie de labeur et d'enfermement, les maisons de retraite, pensions et autres sanctuaires se multiplient, mais sont encore peu nombreux. Une petite vingtaine seulement recensée sur le site de L214. L'OABA a ainsi créé ce qu'elle nomme *«le troupeau du bonheur»*. Dans une quarantaine de fermes tenues par des exploitants à la retraite, des éleveurs ayant abandonné l'élevage intensif ou, plus rarement, des particuliers, 438 pensionnaires (bovins, ovins, caprins, équidés mais aussi volaille) sont accueillis à vie, avec l'assurance de ne pas être exploités (ni reproduction ni abattoir). En échange, l'association rétribue les familles d'accueil.

«Ce matin, on m'a appelé pour 90 bovins, mais nous n'avons ni les moyens ni la place de les prendre», regrette Frédéric Freund. Car l'engagement de garder les animaux jusqu'à leur mort naturelle libère peu de places chaque année. Quelques dizaines tout au plus. Par ailleurs, pour des associations, sans aucune aide de l'Etat, l'entretien d'une arche de Noé coûte cher : *«170 euros par mois environ pour un cochon nain, 300 à 400 euros pour son congénère de ferme, rien qu'en nourriture et soins»,* compte Caroline Dubois, qui reçoit une bonne vingtaine de demandes de placement par semaine. *«Je suis devenue madame Non»,* constate la fondatrice de GroinGroin, qui doit sans cesse arbitrer pour ne pas obérer un budget déjà serré.

Pourtant, même si l'argent reste le nerf de la guerre, il ne suffit pas pour assurer un bon accueil. *«Il faut des moyens, de l'espace, une vraie motivation mais aussi être capable de s'occuper de bovins, ovins et autres caprins,* met en garde Christophe Marie, porte-parole de la Fondation Brigitte Bardot. *Ça ne s'improvise pas.»* L'ONG qui se bat depuis 1986 pour la protection de l'animal sauvage et domestique accueille plus de 7000 animaux, répartis entre ses trois refuges historiques mais aussi de nombreuses structures partenaires. Avec, désormais, une part croissante d'animaux de ferme pour lesquels un système de pension sur l'exploitation a été mis en place. Une formule qu'elle privilégie. Condition non négociable : avoir arrêté l'élevage pour l'abattoir.

«Tant que les méthodes d'élevage ne changeront pas, malgré une plus grande sensibilité de l'opinion publique, nous n'avons pas la possibilité de répondre aux milliers d'animaux jugés trop vieux et laissés à leur triste sort», se désole Thierry Bedossa, vétérinaire et président d'Agir pour la vie animale (AVA), une association qui, elle aussi, possède une propriété en Seine-Maritime, la ferme du Quesnoy, où vivent près de 500 protégés, notamment des chevaux. *«160 000 équidés sont mis à la retraite chaque année, combien d'entre eux sont encore en vie ?»,* s'interroge le militant, très critique envers le projet de loi sur la maltraitance animale, adopté en première lecture à l'Assemblée nationale le 29 janvier, qui a laissé de côté nombre de sujets qui fâchent comme la chasse, l'élevage intensif ou la corrida.

Au-delà du modèle associatif, la solution se trouve peut-être à la source, dans une production plus éthique. Telle est la conviction de Fabien Sauleman, cofondateur de la start-up agricole Poule House. Pour lutter contre *«l'obsolescence animale»*, en particulier celles des poules pondeuses, l'entreprise propose depuis 2017 des *«œufs qui ne tuent pas la poule»*. Pour assurer une vie digne et une mort naturelle aux gallinacés, Poule House travaille avec des éleveurs partenaires qui s'engagent à ne pas couper le bec des poules, ni leurs ailes, et à les remettre à la start-up lorsqu'elles sont censées partir à l'abattoir. Elles sont alors nourries, logées et accueillies à « La Maison des Poules », le refuge que l'entreprise a installé dans le Limousin. Elles continuent alors à vivre au grand air, à pondre pour certaines et ce jusqu'à leur mort, souvent entre 3 et 6 ans.

Ce modèle inédit et vertueux, financé en partie par le consommateur qui contribue aux frais de retraite des poules et à une meilleure rémunération des éleveurs a un prix : 6 euros la boîte de six œufs bio, soit le double du marché. Un peu moins pour ceux en plein air non bio (3,99 euros la douzaine). Mais le pari semble gagné. *«Grâce à l'engagement des consommateurs, en trois ans, 75 000 gallinacées ont échappé à la mise au rebut»,* explique Fabien Sauleman, qui, avec 12 élevages partenaires, a déjà écoulé plus de 10 millions d'œufs, distribués dans les magasins bio et désormais dans la plupart des grandes enseignes. Courant 2021, une seconde maison devrait ouvrir en Bretagne pour accueillir les jeunes retraitées de Poule House, de plus en plus nombreuses.

Une goutte d'eau en comparaison avec les 50 millions de poules pondeuses tuées et les 14 milliards d'œufs produits annuellement en France ? *«Une façon positive de faire de l'élevage et de montrer que l'animal n'est pas une machine à produire, jetable et corvéable à merci»*, rétorque l'entrepreneur. Une initiative qui, au passage, permet aussi de résoudre la sempiternelle question de l'œuf et de la poule. Et de montrer qu'après tout, les deux peuvent aller de pair.

«Cadbury Bunnies », de Matthew Grabelsky, huile sur toile, 2020. MATTHEW GRABELSKY

ÉCOLOGIE

« Il y a un exode de certaines espèces vers les villes »

La philosophe Joëlle Zask appelle à mieux prendre en compte la présence d'animaux sauvages en milieu urbain

Propos recueillis par Perrine Mouterde et Emeline Cazi

La ville telle que nous la connaissons a été historiquement pensée contre la nature. Mais, repoussés par la détérioration des milieux naturels, les animaux sauvages s'y installent et s'y adaptent. Et ce phénomène d'exode s'accentue chez certains, explique Joëlle Zask qui incite, dans *Zoocities* (Premier Parallèle, 2020), à maintenir des liens étroits entre la cité et la nature.

Votre hypothèse de départ est qu'il y a, et qu'il y aura à l'avenir, de plus en plus d'animaux sauvages dans les villes. N'est-ce pas contre-intuitif ?
Ça l'est parce que nous avons des œillères : il y a une telle opposition entre la ville et la nature que l'on ne voit pas ce qu'il y a de sauvage. C'est un problème d'invisibilité du monde animal. Il y a aussi un phénomène, qui va certainement s'amplifier, qui est que les animaux ne trouvent plus ce qui est nécessaire à l'accomplissement de leur cycle de vie. Comme, en parallèle, les villes se « verdissent » et se dotent d'infrastructures favorables au vivant, ils se dirigent vers elles. La détérioration des milieux naturels provoque comme un exode vers les villes chez certains animaux.

Comment en avez-vous pris conscience ?
Un essaim d'abeilles est arrivé dans mon jardin, en plein centre de Marseille, et j'ai été frappée d'apprendre qu'il y a beaucoup plus d'abeilles en ville qu'à la campagne. Cet étonnement a été le point de départ de cette exploration. S'il y a des abeilles, pourquoi n'y aurait-il pas des chacals, des renards, des sangliers, des éléphants ? Et, de fait, c'est ce qui se passe, et que le confinement a révélé.

Ne faut-il pas en premier lieu protéger la nature pour que les animaux sauvages n'aient pas à venir en ville ?
Avoir conscience que les activités humaines sont responsables de la destruction de la nature pousse vers l'envie de restaurer l'existant. Mais ce qui m'intéresse, c'est la nouvelle donne. Certes, l'idéal serait que les animaux puissent rester au fond des bois, mais ce n'est pas le cas. Il y a alors deux problématiques : comment repenser la ville pour permettre une coexistence pacifique avec les animaux qui sont là et qui risquent tout de même de nous transmettre des maladies – ce qui est à prendre en considération ? Et n'est-ce pas précisément par les villes qu'il faut commencer à traiter la question écologique ?

Comment ces animaux réinventent-ils la ville ?
Leur géographie ne coïncide pas avec la nôtre. L'architecture, l'urbanisme et nos systèmes de circulation ne les concernent absolument pas. Ils habitent sur les toits, les corniches, dans les greniers, sous les buissons. En Amérique du Nord, il y a beaucoup de coyotes dans les parkings. En revanche, l'association qui est souvent faite entre la vie sauvage et ces lieux qu'on appelle les délaissés urbains (terrains vagues, friches) est fausse. Si les plantes profitent des espaces sans asphalte, ce n'est pas toujours le cas des animaux. Leurs trajectoires ne correspondent pas aux conditions qu'on leur prépare.

Comment alors aménager la ville s'ils sont imprévisibles ?
Commençons par observer ces animaux pour les accompagner au mieux. Puis, il faut faire appel à la géographie, à la biologie, à l'éthologie… Avec les abeilles, par exemple, on s'est complètement fourvoyé. On a favorisé le développement d'abeilles domestiques au détriment des abeilles sauvages, qui sont plus importantes pour la pollinisation.

Les bonnes intentions ne suffisent pas ?
Le protectionnisme, l'idée que chaque animal a droit à la vie, est très problématique. L'empathie ne doit pas jouer un rôle dans la définition d'une ville propice à la coexistence avec les animaux sauvages. En Californie, des bébés lions de mer sont abandonnés sur les plages parce que leurs parents doivent pêcher de plus en plus loin. Les gens se sont mis à les nourrir au biberon avant de les relâcher. Résultat, ces lions de mer sont tellement nombreux qu'ils ont chassé tous les autres mammifères marins. Et ils sont si bruyants et nauséabonds qu'on leur réserve maintenant des plages ! Il y a deux clans : les éradicateurs qui veulent les exterminer, et les protecteurs. Et chaque clan risque de produire des déséquilibres en cascade.

Il n'aurait donc pas fallu les nourrir ?
Ce qui régule les populations animales, c'est la quantité de nourriture disponible. En Israël, par exemple, beaucoup de gens donnent à manger aux chats sauvages et aux chiens errants. Les chacals mangent ces croquettes, et leur population ne cesse d'augmenter. Tant qu'il y aura des décharges et que les gens nourriront des animaux, il y aura des surpopulations d'espèces impossibles à gérer. Cacher la nourriture est la recommandation numéro un en Amérique du Nord ! On peut imaginer des poubelles inviolables par les ours, de mettre fin aux mangeoires pour les oiseaux ou les écureuils…

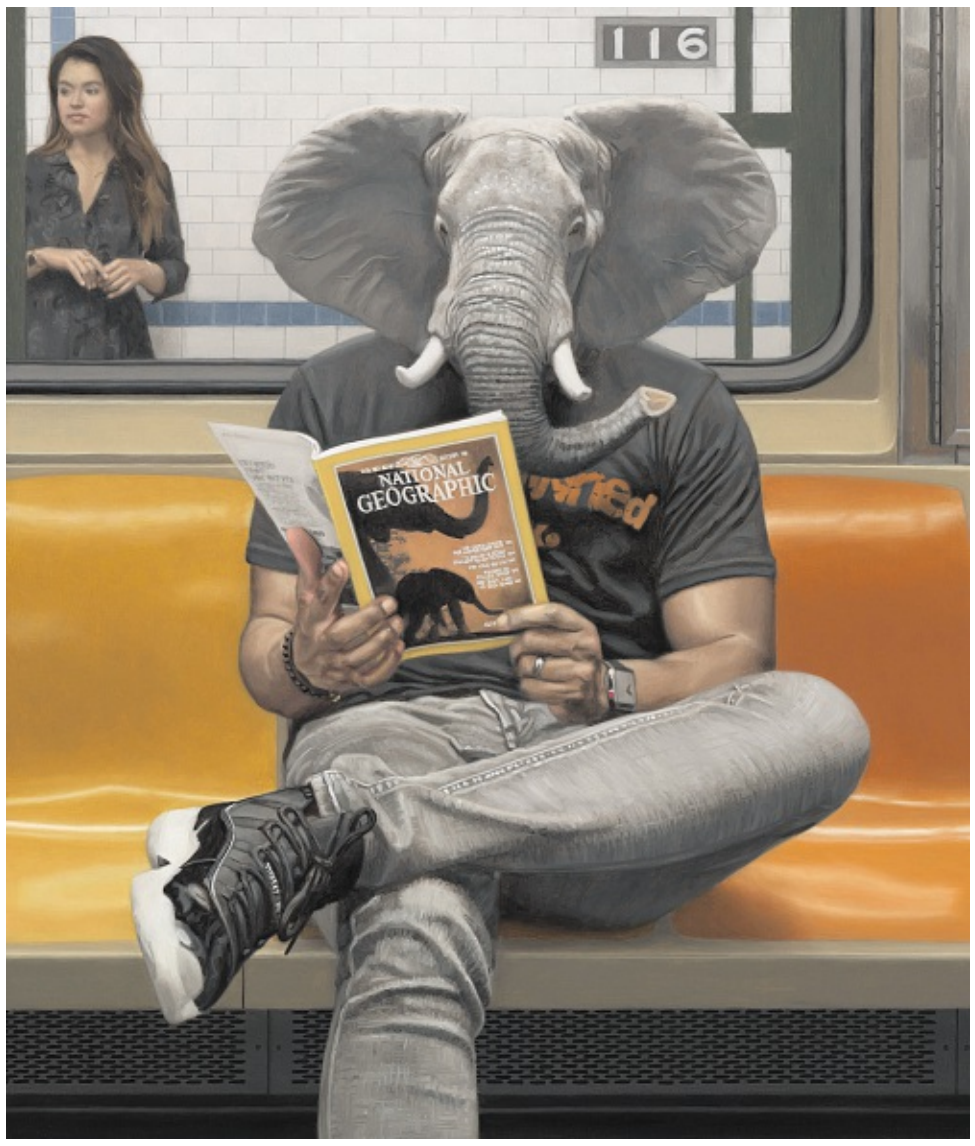
Y a-t-il d'autres aménagements simples qui favoriseraient cette coexistence ?
On peut, par exemple, opacifier les vitres des immeubles pour éviter que les oiseaux s'écrasent à cause des reflets. A New York ou à Washington, c'est maintenant obligatoire. De plus en plus de gens militent pour la réduction, voire la suppression de l'éclairage nocturne *[qui perturbe le rythme et le comportement d'insectes et d'oiseaux]*. On peut aussi végétaliser des toits pour accueillir les insectes dont se nourrissent les oiseaux ; installer des corniches pour les éperviers et les faucons ; adopter des revêtements rugueux qui permettent aux lézards de s'accrocher…

Vous faites souvent référence à Tel-Aviv. En quoi cette ville est-elle particulière ?
Tel-Aviv n'a pas vraiment une architecture conçue pour la vie animale, mais les plans géniaux de l'architecte écossais Patrick Geddes ont permis de conserver des liens très étroits avec la nature. Cet homme-science n'avait pas une vision rationaliste et productiviste de la ville. Il l'imaginait comme une région, un écosystème. A Tel-Aviv, les immeubles sont disjoints pour laisser la place à toutes sortes d'activités : ce sont des terrains de jeu pour les enfants, qui permettent aussi aux animaux et aux plantes de ne pas être arrêtés par des frontières rigides.

Est-ce que d'autres municipalités réfléchissent au sujet ?
Il y a un très gros retard de la pensée urbanistique et architecturale sur la question des animaux. Les propositions sont très anecdotiques. Repenser la ville à la lumière de la présence problématique des animaux sauvages permettrait pourtant de développer un sens écologique chez tout un chacun. Ne serait-ce qu'en redécouvrant – on l'a dit pendant le confinement – à quel point la connexion avec la nature est essentielle pour le bien-être et même pour la santé mentale.

L'humanité et l'animalité ont-elles déjà cohabité dans l'histoire ?
L'exclusion de tout ce qui concerne la vie animale en dehors des remparts est quelque chose qui remonte au moins au Moyen Age. On y réprimait déjà la divagation des animaux. L'imaginaire de la ville s'est développé contre l'animalité. L'animalité, c'est la bestialité, le contraire de la civilisation. Mais il y a quand même des endroits où les animaux sont restés beaucoup plus nombreux qu'en Europe du Nord. En Inde, par exemple, certains sont sacrés.

On a du mal à coexister avec les loups et les ours dans les montagnes… Est-ce que coexister avec des animaux sauvages en ville n'est pas utopique ?
Cela sera compliqué, mais, aujourd'hui, dans le Vercors ou dans les Alpes-de-Haute-Provence, des protecteurs des loups aident les éleveurs à installer des clôtures électriques mobiles, ce qui permet aux bergers de garder leurs moutons et aux loups de faire sans eux. Cette collaboration me semble paradigmatique de ce qu'il faut faire. Il peut y avoir des conflits avec les animaux, mais il y a surtout des conflits, très violents d'ailleurs, entre des groupes humains qui ont des visions de l'animal complètement différentes.



« Spanish Harlem », de Matthew Grabelsky, huile sur toile, 2018.
MATTHEW GRABELSKY

LES MOTS DU SEXE

Sauvage

Maïa Mazaurette

De quoi le sexe sauvage est-il le nom ? Mieux vaut chercher la réponse sur Youporn qu'au détour des sentiers de grande randonnée : selon Google, le sexe sauvage est avant tout un programme pornographique (600 000 résultats rien qu'en français, excusez du peu). Cet imaginaire repose sur la violence et la bestialité, comme si les deux étaient interchangeables – et désirables.
Le référent animal, omniprésent dans nos métaphores sexuelles, n'a pourtant pas toujours eu mauvaise presse. La brave bête à deux dos (inventée par Rabelais, qui d'autre ?), les hommes montés comme des ânes ou l'art de faire minette laissent place à des représentations plus dures : on méprise sa chienne, on menace de lui casser les pattes arrière, et, dans le sadomasochisme, on harnache cruellement ses poneys. Pour le bien-être animal, on repassera ! Outre la banalisation par Internet de pratiques « dures », on peut avancer deux raisons au succès des fantasmes de sauvagerie. Tout d'abord, « décaler » notre imaginaire de la violence vers l'animal… ce n'est politiquement pas très correct, certes, mais cela correspond à une réalité sociale : notre relatif manque d'empathie pour les animaux.
Ensuite, la longévité des couples contemporains, doublée d'une injonction toujours très forte à la fidélité, produit des frustrations qui sont associées au domestique. L'attraction pour le sauvage renvoie alors à une sexualité plus authentique, débarrassée du social comme des sentiments : moins contrôlée, plus égoïste. L'animal nous tend alors un miroir renversé de valeurs contemporaines… plutôt tendres et *secure*.

CITOYENNETÉ

Dans la jungle des pétitions en ligne

Les mobilisations numériques pour le bien-être des créatures à mille, quatre, deux (ou sans) pattes recueillent des millions de signatures

Pascale Krémer

Des chiens, des chats, sans cesse, mais pas seulement. Des porcelets, des ratons laveurs et des blaireaux aussi. Peu importent les physiques ingrats : dans l'univers de la pétition en ligne, l'animal règne. Combien de millions de signatures validées d'un clic révolté ? Pour combien de campagnes en défense des bestioles de toutes espèces ? Même le « M. Cause animale » à l'Assemblée nationale, l'ex-vétérinaire et député (LRM) Loïc Dombreval, a lâché du lest, submergé : *« J'en reçois tellement que je ne les lis pas toujours dans le détail… »*

Plonger dans les plates-formes de pétitions numériques, c'est ressortir couvert de poils, de plumes et d'écailles. Découvrir un président de la République en drôle de compagnie, sur le podium des cyber-indignations de ces dernières années. Site Mesopinions.com : en première position « Démission Macron » (715 000 signatures), en deuxième « Peine maximale pour le maître de la dogue de Bordeaux retrouvée enterrée vivante » (570 000), en troisième « Renards, nuisibles, vraiment ? » (422 000). *« L'animal est notre catégorie-phare depuis sept ans, elle n'a jamais cessé de progresser,* résume Mathilde Kaplon, chargée des mobilisations citoyennes pour le site. *En 2020, elle a compté pour 23 % des pétitions, pour 60 % des signatures, loin devant le social. »*

Chez le concurrent Change.org, la santé et le coronavirus ont tout écrasé, l'an passé. Mais les animaux ont décroché la médaille de bronze, avec 4,1 millions de signatures. Un bon million de plus qu'en 2019. La justice économique, les droits humains, l'environnement, la justice pénale, l'éducation, les droits des femmes ? Aucun de ces combats n'a semblé plus urgent que le bien-être des créatures à mille, quatre, deux (ou sans) pattes. Parfois, Sarah Durieux, la directrice de Change.org, écarquille les yeux : *« Deux pétitions sont sorties simultanément, en 2012. J'ai vu grimper plus rapidement celle pour les blaireaux que l'appel à mieux financer la recherche contre les cancers pédiatriques. »*

Des mosaïques de pétitions. Voilà à quoi ressemblent, désormais, les sites Internet des associations protectrices des animaux. Pas moins de 29 pétitions chez One Voice, dont la très populaire « Fermer l'école de tauromachie », forte de 616 000 signatures. Seize pétitions pour la Fondation 30 millions d'amis, quatre d'entre elles dépassant les 300 000 soutiens. Et, toujours, l'abolition de la corrida en revendication première (412 000 signatures). Car la pétition animalière a ses classiques, aux millions de signatures cumulées : stopper le Festival du litchi et de la viande de chien de Yulin (Chine), le massacre des dauphins aux îles Féroé (Danemark), l'expérimentation animale, les fermes à fourrure. Et la chasse, surtout – à courre, à la glu, au renard, loup ou blaireau, du dimanche, des jours fériés et de vacances…

Jour après jour, la machine à pétitions en ligne se nourrit aussi d'histoires singulières, invariablement cruelles et émouvantes. Le chat placé au micro-ondes, le canard ou le phoque écrabouillé à coups de pieds, le sanglier traumatisé par les chasseurs qu'on menace encore d'arracher à son sauveur, le chien confisqué à son maître SDF, l'ours polaire qui dépérit en cage, le seul loup de Meurthe-et-Moselle menacé d'abattage… Par centaines de milliers, les signataires demandent grâce, exigent justice.

La pétition Web, ou l'engagement sans les inconvénients. Ni frais ni perte de temps. Un nom, un e-mail, un clic, depuis le canapé. Sous l'inévitable onglet « Agir » des plates-formes associatives, la proposition « Signer une pétition » arrive comme une bénédiction, après « Faire un don », « Militer », « Adopter un animal », « Parrainer ». Je signe ! Dix millions de personnes ont déjà, logiquement, privilégié cette option sur le site Mesopinions.com (créé en 2006), où 300 pétitions sont lancées chaque mois, par des particuliers pour l'essentiel. Change.org, lui, se targue de réunir 13 millions de membres. *« Nous vivons une crise de la représentation démocratique,* analyse Sarah Durieux. *La pétition est un outil historique, connu de tous, facile, qui permet de renouer avec l'action civique dans un cadre que l'on contrôle. »* D'ailleurs, la France figure, selon elle, parmi les champions de la pétition en Europe, aux côtés de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. *« Et avec le Covid-19, nous avons connu une explosion : + 64 % de signatures de mars à août 2020. »* La cause à l'interdiction des manifestations ? Un loisir de confinement ? Besoin de sens et de communauté, surtout.

Par quel hasard de l'évolution l'animal s'est-il transformé en roi de la jungle pétitionnaire ? Le député Dombreval le sait : *« Les Français ont l'impression que les politiques ne les écoutent pas assez sur cette question. »* Et de relever le décalage entre les 920 000 partisans du référendum d'initiative partagée sur le bien-être animal et les 145 parlementaires (sur 925) qui le soutienne. *« Tout cela à cause de la chasse et de l'élevage… Mais je suis sûr que, dans quelques années, la corrida et les chasses cruelles seront abolies. Les Français n'en veulent plus. Le sujet de la condition animale est entré dans nombre de foyers. »* Grâce, dit-il, à deux phénomènes concomitants : l'ample diffusion d'images écœurantes tournées par les associations comme L214 *« et l'étayage scientifique à propos des animaux, de leur capacité à ressentir, de leur intelligence ».*

Baromètre IFOP pour la Fondation 30 millions d'amis, en janvier 2021 : de 75 % à 90 % des interrogés se déclarent opposés au commerce de la fourrure, à l'expérimentation animale, à l'élevage intensif, à la chasse à courre, à la corrida et au dimanche chassé. Pour la présidente de One Voice, Muriel Arnal, que ce soit *« sur la chasse, la tauromachie, les cirques ou les maltraitances, la législation française et son application sont très en retard par rapport au reste de l'Europe. Donc, ceux qui aiment les animaux veulent s'impliquer. »* La crise liée au Covid-19 a fait réfléchir sur l'élevage intensif. Donné, aussi, un malheureux coup d'accélérateur aux abandons et maltraitances. *« La pétition est devenue un mode d'action d'urgence, cette année,* note Mme Kaplon, chez Mesopinions.com. *Et puis, quand on a perdu foi en l'humain, on se raccroche aux petites bêtes. Les animaux sont plus consensuels que les éoliennes. Leurs droits sont les nouveaux droits de l'homme. »*

> « EN 2020, SUR NOTRE SITE, L'ANIMAL A COMPTÉ POUR 60 % DES SIGNATURES, LOIN DEVANT LE SOCIAL »
>
> *Mathilde Kaplon de Mesopinions.com*

Les pétitionnaires peuvent en témoigner. *« J'ai reçu tellement d'appels de gens en pleurs… Souvent des femmes âgées. Elles me disaient que les animaux étaient leurs seuls compagnons, qu'elles ne supportaient plus de les voir souffrir, de ne pas être entendues »*, rapporte Hélène Ballion, qui seconde son mari viticulteur, en Gironde, et présente volontiers comme son *« troisième enfant »* le cocker Harold. Il y a deux mois, elle a repéré une chatte réfugiée dans une bouche d'égout, lancé une pétition pour lui éviter la fourrière et récolté, éberluée, 51 300 appuis, un millier de commentaires et une famille d'adoption pour la minette. *« Grâce aux pétitions, je ne suis plus seule dans mon coin, j'ai des contacts et un support pour démarcher les journaux locaux. »* La blonde quinquagénaire a vite pris le coup : *« Si un article paraît, à la mairie, ils auront honte de ne pas stériliser les chats errants… »*

Des tempéraments, que ces pétitionnaires ! Femmes, pour la plupart, autour de la cinquantaine. Des justicières tenaces, grisées comme des ados sur réseaux sociaux par le compteur des soutiens qui s'emballe. Figure du « milieu », Gabrielle Paillot, par exemple, ne confie pas son âge, plus aisément le nombre de ses pétitions (61) et de leurs signataires (5 millions). *« C'est valorisant, faut reconnaître… »*, lâche l'ex-professeure de français qui vit dans l'Aisne. En mai 2016, un chien est balancé du troisième étage, à Laon. *« Une telle cruauté… Je me suis demandé comment faire entendre sa voix. J'ai repéré la rubrique "Animaux" sur Mesopinions.com. » Résultat :* 57 000 signatures. Pourtant, le propriétaire n'écope que de 135 euros d'amende.

Gabrielle, au regard brun rehaussé de noir, s'est trouvé une mission : *« Obtenir que les actes de cruauté envers les animaux soient considérés comme un crime dans le code pénal. »* Ses pétitions en (lourde) pièce jointe, elle contacte les parquets, s'enquiert des dates d'audience, écrit à Emmanuel Macron, qui n'a pas intérêt à se contenter d'une réponse type, s'entretient avec le député Dombreval ou le chef de cabinet de la ministre de la transition écologique : *« Sur la chasse à courre, il m'a dit que je pouvais compter sur Barbara Pompili, que cette pratique ne correspondait plus à notre société… »* Plutôt persévérante. *« Normal quand on a grandi avec une mère seule et quatre sœurs en cité HLM… Mon but, c'est de gagner. J'ai déjà engrangé des victoires sur des cas particuliers. Deux ans ferme et interdiction définitive de détenir un animal, en 2018, pour un chien roué de coups et défenestré. »*

La victoire, justement, est-elle souvent à portée de souris ? Les pétitions informent, sensibilisent, jaugent l'état de l'opinion, donc accroissent la pression sur les politiques. *« Elles diffusent un bruit de fond et me facilitent la vie de parlementaire engagé sur des questions méprisées »*, confie Loïc Dombreval. Il est le rapporteur de la proposition de loi contre la maltraitance animale qui devrait être adoptée dans l'année : renforcement des sanctions en cas de sévices, encadrement des ventes de chiots et chatons, interdiction des animaux sauvages dans les cirques itinérants, des delphinariums, des élevages de visons sous cinq ans… Autant de requêtes portées par d'énormes pétitions, désormais barrées du mot « Victoire ! », sur le Net.

Quant à évaluer leur influence réelle… *« Si, en vingt ans, les deux tiers des cirques ont renoncé aux animaux sauvages, c'est grâce aux multiples pétitions qui ont provoqué la désaffection du public. La future loi, elle, est bancale puisqu'elle exempte les cirques sédentarisés »*, tranche Muriel Arnal. A la Fondation 30 millions d'amis, Reha Hutin-Kutlu rappelle qu'en 2015 le million de signatures remis à la garde des sceaux, Christiane Taubira, l'a convaincue d'amender le code civil : de *« bien meuble »*, l'animal s'est mué en *« être vivant doué de sensibilité »*. En 2020, les pétitions ont encore joué en faveur de la réouverture aux adoptants des refuges, puis des aides d'urgence attribuées à ces derniers. Les porcelets qui échapperont bientôt à la castration à vif remercient l'association Welfarm et sa pétition à 203 000 signatures.

« Il est faux de penser que le "clictivisme" [le militantisme du clic] *ne sert à rien,* assure-t-on chez Change.org. *Avec les réseaux sociaux et les médias, une synergie se crée, le sujet devient politique. »* Vidéo choc, pétition monstre, presse… jusqu'à fermeture de l'abattoir ou renoncements aux œufs de poules en cage : l'association L214 maîtrise l'art du cercle vertueux. Et la génération Greta Thunberg arrive en renfort. A 17 ans, Baptiste Dogliani, élevé avec chat, oiseaux et reptiles à Marseille, revendique déjà sept pétitions, 360 000 signatures et une *« impression de faire »*, depuis sa révolte initiale contre la ferme à crocodiles de LVMH. *« Pourquoi cette souffrance, alors qu'on peut s'en passer ? »* Une initiation politique de jeune clictiviste.

«Happy Feet », de Matthew Grabelsky, huile sur toile, 2020.
MATTHEW GRABELSKY

JEUNESSE

Des livres pour reprendre du poil de la bête

Poétique, surréaliste, romantique, militant... La cause animale défendue sur tous les tons

Clara Georges

Le plus romantique

La fille du boucher

Romy est une adolescente comme on aurait aimé l'être : cool, drôle, affirmée. La fille du boucher tombe amoureuse – à l'insu de son plein gré – du jeune militant antispéciste Julius, dont la clique n'est pas très bien vue dans le village (*« les nouveaux »*, *« ceux de la ville »*). Dans une mise en abyme habile, les deux jeunes gens, qui répètent à la MJC une version contemporaine de *Roméo et Juliette*, vivent eux-mêmes le drame des Capulet et des Montaigu, à la sauce tartare. Le roman est porté par une écriture drôle, enlevée, chorale, jurons compris. Même si l'on soupçonne ces amoureux modernes de parler un peu mieux qu'ils ne le devraient, leur passion sonne juste. A mettre entre des mains d'adolescents traversés par leurs premiers émois.

« Romy et Julius », de Marine Carteron et Coline Pierré (Le Rouergue, 2020, 368 p., 15,50 €). Adolescents.

Le plus surréaliste

La ville de tout poil

Qui a dit que les villes étaient inhospitalières pour les bêtes sauvages ? Ce drôle d'album aux accents surréalistes emmène le lecteur dans une visite guidée d'un tout autre Paris. Les escalators du Centre Pompidou deviennent un passage pour anacondas, les fouines dessinent leur propre plan de métro (c'est un léger bazar), le Musée de la chasse affiche des massacres d'un nouveau genre : les trophées ne sont pas des cerfs mais des chasseurs. Dans le bassin des Tuileries, le jet d'eau central est expulsé par une baleine. Très peu de mots, mais des bons, ce qui fait l'originalité de ce livre : il peut être lu à plusieurs niveaux, de la cocasserie des images pour les plus petits à la subtilité de l'humour pour les grands.

« Le Paris des animaux », de Julien Baer et Sébastien Mourrain (Hélium, 40 p., 14,90 €, à paraître le 3 mars). Dès 5 ans.

«Puppy Love », de Matthew Grabelsky, huile sur toile, 2020. MATTHEW GRABELSKY

Le plus poétique

Tout en nuances

Pas besoin de savoir lire, ni même très bien parler, pour être happé par cet album aux images poétiques : des fonds marins dans de belles nuances de bleu gris, peuplés de coraux et poissons en tout genre ; des ours polaires assommés de chaleur qui semblent se lancer dans un concours de gymnastique aquatique ; et, en peu de mots, une réflexion sur les animaux en captivité, portée par une petite fille, à la fin de l'ouvrage. Tous les enfants trouveront là un moyen simple, peu culpabilisant, de s'identifier à une cause. Et le livre, publié par une petite maison d'édition qui se présente comme solidaire et responsable, ouvre la porte à des interrogations que les parents se chargeront d'éclairer.

« Un jour d'été », d'Hey Jin Go (Maison Eliza, 2019, 36 p., 15,90 €). Dès 2 ans.

Le plus pachyderme

Un éléphant ça voyage énormément

L'histoire vraie de Jumbo l'éléphant a bien des vertus : elle incarne en un personnage attachant la prise de conscience progressive de la maltraitance animale à la fin du XIXe siècle. Né, comme tout éléphanteau d'Afrique qui se respecte, en Afrique, à la frontière entre le Soudan et l'Erythrée, Jumbo se retrouve catapulté à la ménagerie parisienne du Jardin des plantes, après des voyages harassants et des ventes en cascade ; puis au zoo de Regent's Park, à Londres, où il rencontre son (ange) gardien, Matthew Scott, qui récupère un animal malade et blessé, veille sur lui jour et nuit et le remet sur pattes. Ce n'est que le début des aventures pour l'éléphant voyageur, qui connaîtra un autre continent, un cirque et une mort tragique.

« Jumbo, une vie d'éléphant », d'Alexandra Stewart et Emily Sutton, traduit de l'anglais par Ilona Meyer et Caroline Drouault (Editions des Eléphants, 2020, 48 p., 15 €). Dès 7 ans.

Le plus laconique

Ce silence assourdissant

Il n'y a guère à lire dans ce livre. Peut-être parce qu'il fait la preuve que l'on peut être laconique et percutant en même temps : en quelques phrases, tous les animaux se taisent, et c'est un effroyable silence qui s'installe sur Terre. Peut-être aussi pour laisser parler les illustrations, une variation de rouges, bleus et verts où les poules en batterie, les loups sous la pleine Lune et les vaches laitières se révoltent, en arrêtant de faire ce que l'on attend d'eux. Spoiler : vous ne trouverez pas ici de happy end pour réconforter vos enfants (ou dissiper votre culpabilité d'acheter les œufs les moins chers).

« La Révolte », d'Eduarda Lima, traduit du portugais par Dominique Nédellec (La Joie de lire, février 2021, 40 p., 14,50 €). Dès 5 ans.

Le plus militant

Respecter le vivant

Attention, album militant ! Vous qui entrez ici, dans ce grand fourre-tout de la cause animale, ne soyez pas certain d'en ressortir indemne, ni même avec des chaussures aux pieds (en tout cas, pas en cuir). Car c'est bigrement efficace : d'abord, un petit panorama historique de la relation homme-animal, qui rappelle que longtemps nous autres, êtres dotés de parole, ne fûmes pas les dominants dans cette affaire. Puis l'industrialisation, la chasse loisir, la torture des carpes (si, si), les tests cosmétiques, le traumatisme des feux d'artifice (eh oui) et, donc, les chaussures en cuir, tout y passe. Sur des notes plus positives, on y trouvera aussi des recommandations pour mieux respecter le vivant, la Déclaration universelle des droits de l'animal ou des éclairages sur l'intelligence des cochons. A bon entendeur...

« Respectons les animaux », d'Ola Woldanska-Plocinska, traduit du polonais par Nathalie Le Marchand (Casterman, à paraître le 3 mars, 80 p., 15,95 €). Dès 7 ans.

CUISINE

6 idées reçues sur la fausse viande

Boostée par les innovations de l'industrie agroalimentaire, l'offre commerciale ne cesse de s'élargir pour imiter la viande dans tous les registres. Faut-il succomber au similicarné? Pas avant d'avoir exploré le côté obscur de la farce protéinée

Stéphanie Noblet

Comme nombre de flexitariens bon teint, je n'ai pas attendu 2021 pour essayer de manger sain. Essentiellement des légumes, légumineuses, céréales, œufs, laitages, fruits et pâtisseries, fréquemment du poisson et des fruits de mer, moins de viande, le tout choisi avec soin – local, de saison, bio ou raisonné. Avec une gourmandise et une curiosité intactes dès lors qu'il s'agit d'aller débusquer des goûts nouveaux, des alliances inédites, un mode alternatif de cuisson, une petite sauce qui trompe l'ordinaire… Mais il est un rayon alimentaire que j'avais jusqu'alors peu exploré, celui des substituts végétaux à la viande – trop d'appétence pour les vrais légumes, sans doute, et trop de méfiance instinctive à l'égard du côté obscur de la farce protéinée.

Boostée par les innovations de l'industrie agroalimentaire, l'offre commerciale ne cesse de s'élargir pour imiter la viande dans tous les registres : steaks (appellation controversée), haché, aiguillettes, boulettes, nuggets, rillettes – même le pot de Bordeau Chesnel arbore désormais un chapeau vert – *« nous n'avons* [décidément] *pas les mêmes valeurs »*… Ouvrant grands l'esprit et l'appétit, je me suis entourée de mangeurs bien disposés, végétariens ou non, pour goûter plusieurs spécimens de fausse viande et passer en revue, à cette occasion, quelques idées reçues sur le sujet.

1 Cela n'est destiné qu'aux végans et végétariens

Certes, ils sont la cible première, mais pas toujours et pas seulement. D'abord, car une partie d'entre eux refuse la nourriture d'origine industrielle, surtout quand elle n'est pas biologique et possède suffisamment de connaissances nutritionnelles pour diversifier en toute autonomie les sources de protéines. *« Si j'ai écarté, il y a dix ans, le jambon Herta, ce n'est pas pour le remplacer aujourd'hui par les produits végétaux de la marque, issus des mêmes systèmes de production »*, détaille Emmanuelle, trentenaire veggie avisée.

En réalité, *« notre alternative végétale à la viande s'adresse plus largement à tous ceux qui souhaitent diminuer leur consommation de viande, à savoir près de 45 % de la population »,* ambitionne Guillaume Dubois, cofondateur de l'entreprise Les Nouveaux Fermiers, qui a ouvert, en septembre 2020, la première usine de viande végétale en France et en propose une gamme diversifiée.

2 C'est un concept inepte et inutile

Pourquoi diable s'entêter à formater en steaks, saucisses et consorts ce qui est végétal, et reprendre toute la terminologie carnée ? Si c'est pour faire enrager les éleveurs, c'est gagné. Au-delà, l'imitation vise d'abord à assurer une transition : *« Pour démocratiser l'alimentation végétale, il est encore nécessaire de passer par une ressemblance avec la viande, sinon trop peu de gens sautent le pas »,* poursuit M. Dubois. Un format qui ne brusque pas les habitudes alimentaires de consommateurs coutumiers de l'assemblage en duo (viande ou poisson + légume) et qui préserve une dimension conviviale aux repas malgré des menus différenciés (burgers, barbecue…).

Surtout, la pièce individuelle de viande, vraie ou fausse, possède un incomparable avantage pratique : elle est toute prête et rapide à cuire. Un atout de peu de poids pour les veggies purs et durs, mais qui est décisif pour la cuisine du quotidien : les recettes végétariennes, fécondes en épluchage, taillage, mixage, sont volontiers chronophages et seuls les adeptes du *batch-cooking* (cuisine à l'avance) parviennent à concilier emploi du temps surchargé et bons petits plats végé mitonnés. Dernier argument, avancé par une végétarienne d'expérience : les ersatz de viande en portions permettent aussi de rompre la monotonie dans l'assiette entre soupes, salades, purées et poêlées…

3 Ce sont des produits ultratransformés

Impossible de le nier. Pour imiter et reconstituer la viande dans toute sa complexité, il en faut des essais, de la R&D, comme on dit dans le jargon industriel, du tripatouillage, de l'assemblage, du liant, du colorant, de l'odorant… Une savante tambouille de labo et d'usine qui donne lieu à des résultats contrastés où le pire côtoie… l'acceptable, en fonction des additifs utilisés.

Un même steak végétal peut obtenir un très bon Nutri-score (qui évalue ses propriétés nutritionnelles) et un mauvais indice Siga (qui établit son degré de transformation). Parmi les aliments les mieux notés selon ce dernier critère, par exemple, les boulettes bio de la marque Pleurette, composées à 80 % de pleurotes et d'échalotes, contiennent peu d'ingrédients et rien de louche, mais peu de protéines.

4 Difficile de savoir ce qu'il y a dedans

Faute de pouvoir les identifier par nos papilles, on apprend, en scrutant les étiquettes que ce sont soja, blé (et leurs cousins tofu, tempeh et seitan) et pois ou fèves qui sont aussi convoqués pour apporter leur lot protéiné. Mais ces plantes seules ne suffisant pas à créer l'illusion carnée, ni en saveur, ni en texture, ni en couleur, elles voisinent avec d'autres composants parfois difficiles à repérer ou à décrypter dans les listes d'ingrédients à rallonge. Ah si ce n'était que de la betterave, ce puissant pigment sanguinolent ! De l'eau, de l'huile, du sel – jusque-là, on suit (mais dans quelle proportion ?) –, suivis d'un troupeau de poudres, fécules, flocons, arômes et texturants (méthylcellulose, xanthane…).

D'une marque à l'autre, le recours aux additifs est très variable, mieux vaut les scruter à la loupe pour ne pas être le dindon de la farce. L'exercice demande plus de flair que lorsqu'il s'agit de choisir entre salers, charolaise et blonde d'Aquitaine.

5 C'est plus écolo et plus sain

Pour le respect de la condition animale, aucun doute. Pour celui de l'environnement aussi, si l'on mesure l'empreinte carbone de leur mode de production par rapport à celui de l'élevage, bovin en particulier. La supériorité des substituts végétaux s'estompe néanmoins s'ils contiennent des OGM ou s'ils sont fabriqués à l'étranger et transportés. La marque Les Nouveaux Fermiers affiche fièrement sa fabrication française et son bilan environnemental (onze fois moins de CO_2 et dix fois moins d'eau que la production de viande).

Sur l'aspect santé, leur intérêt se défend s'ils affichent une réelle teneur en protéines (15 % à 20 %), une faible teneur en sel et un profil lipidique correct : moins riches en acides gras saturés que la viande, il leur faut de l'huile – mieux vaut qu'elle soit de tournesol ou de colza que de palme ou de coco. Parfois dotées d'un petit atout fibres en plus, ces galettes possèdent un réel potentiel rassasiant (voire franchement bourratif), mais leur composition très diverse et leur aspect ultratransformé n'en font clairement pas les meilleurs aliments santé.

6 C'est fade et insipide

Une réputation de moins en moins vérifiée, mais le résultat est à double tranchant. Soit l'on préfère une humble alternative à la viande avec une galette de céréales et légumineuses, un peu austère, mais pas franchement repoussante. Soit l'on opte pour des produits d'imitation, avec des goûts plus marqués mais clivants : le bluff fait son effet, à l'œil et sous la dent, provoquant une adhésion subite ou une détestation tout aussi viscérale. A vouloir s'en approcher de trop près, le risque est de passer pour de la viande médiocre. La dégustation vire à la déception.

Pour donner une dimension plus qualitative à ces produits, il est intéressant de les cuisiner, en intégrant par exemple un haché végétal dans une bonne sauce bolognaise maison, ou des aiguillettes de similivolaille à un curry. Avant de s'en affranchir et de reprendre son autonomie culinaire en fabriquant un seitan maison, des poêlées ou galettes végétales, voire de réconfortants röstis légumiers (patate douce, céleri…), aux parfums bien identifiés. Des ersatz dignes d'être aimés.

POUR OU CONTRE

UN CHIEN VÉGAN

Marlène Duretz

Oui, mais y'a un os

Lorsqu'on est soi-même végétarien, végétalien ou végan, nourrir son toutou avec une alimentation à base d'autres animaux contrevient inévitablement à ses convictions en faveur de l'environnement et du bien-être animal. Pourquoi y aurait-il un os à éliminer tout ou partie des produits carnés de la gamelle de son compagnon à quatre pattes ? Partager son poké bowl ou sa blanquette au seitan avec César ou Luna ? Non, bien sûr. Le chien est par nature un carnivore non strict, dont l'organisme est certes capable de métaboliser des végétaux, mais qui le prédispose biologiquement à couvrir ses besoins essentiels avec des protéines et des lipides d'origine animale, desquels il puise une quarantaine de nutriments indispensables. Ces protéines peuvent être remplacées par des protéines d'origine végétale, pour peu qu'il les trouve à son goût. La ration ménagère végétarienne, c'est-à-dire le repas maison concocté pour son chien, tout comme la ration industrielle, à base de croquettes de protéines végétales ou de farine d'insectes, doivent être élaborées avec l'aide d'un vétérinaire pour veiller à ses qualités nutritionnelles et digestives. *« Il ne s'agit pas de donner simplement au chien la même chose que ce que vous mangez. Certains aliments sont toxiques pour les chiens et nous n'avons pas les mêmes besoins »*, alerte toutefois le site provégétalisme Veganimalis.com, avant de donner toutes les ficelles pour une alimentation végétalienne équilibrée – sans aucune protéine d'origine animale, y compris œufs et fromages – et nécessairement supplémentée en acides aminés, vitamines et minéraux.

Prenez plutôt un lapin

Inutile de se bercer de vertes et éthiques illusions. *« Nourrir un chien de manière végétalienne n'a pas plus de sens que nourrir un lapin avec des souris. Cela est un manque de respect de ses besoins fondamentaux »,* estime la docteure Géraldine Blanchard, vétérinaire, pour qui le végétarisme, ration ménagère comme industrielle, ne peut en aucun cas s'appliquer aux chiots, aux gros gabarits, ni lors de la gestation ou de la lactation. Dans ces situations en particulier, un tel régime serait trop pauvre en protéines et lipides, et trop riche en glucides. Pour la spécialiste en nutrition, à moins de faire, notamment, une entorse en acceptant le poisson, *« ce régime n'est jamais optimal, et difficile à équilibrer même pour couvrir le minimum. On court à la carence très facilement »*.

Un régime végétarien peut parfois présenter temporairement un intérêt diagnostic pour le chien intolérant. Mais lui imposer une alimentation par nature contrariée, c'est ne pas faire grand cas de ses besoins constitutifs. Il serait utopique de croire qu'un chien rongera un céleri-rave ou un épi de maïs comme il prendrait plaisir à le faire de son os à moelle. Le bien-être canin passe, lui aussi, par le plaisir de manger. Il n'y a que sur les pantoufles végan que tout le monde s'entendra ! *« Sinon, le mieux est sûrement de choisir un animal de compagnie végétarien, herbivore ou granivore, il y en a de nombreux, très mignons, un lapin, un oiseau… mais évitez les carnivores »,* recommande la docteure Blanchard.

MATTHEW GRABELSKY

UN APÉRO AVEC...
GEOFFROY DELORME

Chaque semaine, « L'Epoque » paie son coup. On partage un sirop de sapin avec « l'homme-chevreuil », qui publie le récit de sept années passées en immersion dans la forêt normande pour prouver qu'on peut « vivre de la cueillette »

Geoffroy Delorme, dans la forêt de Louviers, le 17 février. MARCO CASTRO POUR « LE MONDE »

Jane Roussel

L'apéro a pris une sacrée claque depuis mars 2020. On l'a consommé seul, confiné, filmé en Zoom les jours de fête... Alors, quand Geoffroy Delorme a proposé d'aller le prendre en forêt, on a sauté sur l'occasion. Rendez-vous à Louviers, en Normandie, à l'endroit même où ce photographe naturaliste et écrivain de 36 ans a vécu sept ans en immersion avec les chevreuils, jusqu'à ses 26 ans. Sur le bout de parking bétonné qui s'est greffé entre les arbres, les SUV ont volé la vedette aux animaux. Un homme sort de sa voiture et nous fait un signe de la main. Il n'a rien d'un ermite. Sur la table de pique-nique en bois, le passionné de nature dévoile l'apéro : tisane d'ortie et sirop de sapin maison, noisettes et noix décortiquées : *« Je vous sers un gobelet ? »*

La botanique, ça le connaît. Les breuvages sont sans risque. *« Comme j'ai passé ma vie "en confinement", sans copains, sans animaux, sans sorties scolaires, j'ai appris la science des plantes en lisant des livres. C'était mon hobby. »* Bon, il y avait les jeux vidéo aussi, mais ça n'est pas le sujet de la rencontre. Contexte familial compliqué, un incident à l'école et le voilà condamné à dix ans d'enseignement à distance et de vie à domicile. On ne s'étendra pas sur le pourquoi du comment. Ce qui nous intéresse, c'est l'issue de secours, la vie en autonomie dans la forêt que le naturaliste a commencée à 19 ans, et qu'il raconte dans le livre *L'Homme-chevreuil. Sept ans de vie sauvage*, paru en février aux Arènes (256 pages, 19,90 euros).

Geoffroy a toujours été fasciné par le dehors. Dès l'âge de 11 ans, il s'évade la nuit pour se balader seul dans la forêt qui jouxte le jardin de ses parents. Mais la logistique est compliquée et Geoffroy a peur de se faire surprendre. Une fois la majorité acquise, les balades sylvestres se font de jour et rallongent petit à petit. *« Au départ, on y passe dix heures, puis quinze... Je rentrais chez mes parents entre chaque échappée. »* Jusqu'à passer vingt heures par jour dans les bois. *« A ce moment-là, on se dit que, tant qu'à faire, autant y être vingt-quatre heures sur vingt-quatre, non ? »* On acquiesce. D'autant que son désir de vie sauvage est incompréhensible pour l'entourage. N'être plus là du tout se révèle plus facile que de faire des allers-retours. Un peu bloqué dans le souvenir du film d'horreur (en forêt) *Le Projet Blair Witch* (Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, 1999), on s'interroge : n'a-t-il pas eu peur de ce qu'il pourrait trouver dans cet univers hostile ? *« Moi, ce qui me fait peur, c'est de me perdre à Paris, vous voyez ? »* Lui, les sangliers ne le font pas détaler. Nous, on est plus à l'aise dans le métro. Après tout, chacun ses phobies.

Justement, il est arrivé dans cette forêt parce qu'il ne trouvait pas sa place dans la société. En toile de fond, il y avait du militantisme, de l'écologie, l'envie de prouver que *« oui, c'est possible de vivre de la cueillette »*. Et cette rencontre, imprévue, nez à nez avec Daguet, son ami chevreuil. Ils se regardent longuement, la bête est plus curieuse encore que l'homme. A force de se voir, ils se reconnaissent, les chevreuils qui entourent Daguet se laissent séduire par Geoffroy, qui les suit partout – *« même si je cours moins vite... »*. Ces animaux sauvages ont l'habitude des humains, on les voit parfois jusqu'aux fenêtres des maisons de campagne. Mais rares sont les récits d'amitiés si étroites entre les deux espèces. Les bêtes l'auraient adopté parce qu'il sentait la bienveillance. *« Une humeur correspond à une odeur. Les chevreuils ont senti que si j'étais là, c'est parce que j'en avais envie et besoin. »* Cela dit, précise l'homme, *« je ne me suis jamais pris pour un chevreuil, hein ! »*.

Il reste donc en forêt avec eux, imitant leurs techniques de survie. Il renonce à dormir la nuit, a plusieurs fois frôlé l'hypothermie. A la place, il suit le cycle de sommeil de ses amis : quelques heures par jour à plusieurs reprises, tapi sous un arbre. Au bout d'un temps, la vie sylvestre n'a plus de secrets pour Geoffroy. Mais de là à y vivre pendant sept ans ? *« Si des explorateurs peuvent dormir sur la glace pendant des semaines, je me suis dit que je pouvais bien le faire dans une forêt normande par 10 °C. »* Comme on a vraiment besoin de comprendre, on insiste, avec une bibliothèque de comparaisons un poil faiblarde : le héros du film *Into the Wild* (Sean Penn, 2007) mange une herbe et meurt en quelques heures. Comment êtes-vous resté sept ans en vie ? Heureusement, Geoffroy Delorme a de l'humour, et réponse à tout. Il explique comment manger une ortie sans se piquer, comment distinguer le colchique (mortel) de l'oseille, comment doser sa consommation de cette dernière. Lui s'est d'ailleurs retrouvé *« complètement décalcifié »*, empoisonné, après une overdose d'oseille. Il y a survécu, au moins.

Pour compléter, il ose quelques expéditions nocturnes dans le champ du voisin. *« Il ne m'en veut pas, mais il a dû se demander où s'envolaient ses carottes »*, plaisante-t-il. Il trouve que le trèfle, c'est super sucré. En fonction de ce qu'on a mangé avant, cela va sans dire. *« On s'habitue à une alimentation âcre, âpre, amère »*, développe-t-il. Il sait même filtrer l'eau pour la rendre potable avec une chaussette en laine ! *« Mais ça, c'est vraiment pour jouer la baroude, sinon j'allais piquer de l'eau au robinet du cimetière »*, avoue-t-il en sirotant le liquide vert goût sapin.

> « TOUS MES AMIS CHEVREUILS AVAIENT DES ENFANTS... MOI, J'ÉTAIS L'ADO DE SERVICE »

Au fil de cette expérience, il aime se détacher de ce monde où l'on *« sur-vit »*, revenir à ce qui est vital. Entre les parcelles 43 et 44 qui s'étendent autour de nous en ce mercredi soir d'hiver, Geoffroy a vécu ses plus belles années d'amitié avec Daguet, Chevy, Etoile et les autres, en acceptant les lois de la nature. *« On est dans une société très noble, qui ne tolère pas de perdre ses membres, qui protège le plus faible, en témoigne la crise du Covid-19. Dans la nature, ça ne se passe pas comme ça. »* Il se souvient de Chevy, qui voulait toujours traverser une route très fréquentée, en pleine nuit. *« Je faisais tout pour qu'il ne traverse pas. Et ça l'énervait ! Puis je me suis dit : qui suis-je pour lui interdire de prendre ce risque ? Empêcher les gens de prendre des risques, c'est les empêcher de vivre »*, remarque-t-il, en clin d'œil au confinement.

Confinements qu'il a bien vécus, dans son appartement de Louviers, mais qu'il n'a pas suivis à la lettre. Il a besoin de sa dose de forêt quotidienne. *« Je me suis pris une amende, il semble que je n'avais rien à faire dehors ! »* Le reste du temps, il était chez lui, à écrire son livre, avec sa compagne. Un jour, leurs chemins se sont croisés dans le bois. A l'époque, ses amis chevreuils ne cessent de le ramener vers la route, *« façon de me dire, ce n'est plus ta place, grandis ! Eux avaient tous des gosses... Moi j'étais l'ado de service ! »*. Cette femme porte un parfum sucré, elle partage son goût pour la nature, *« en bien moins barrée que moi »*, s'amuse-t-il. C'est en partie pour elle qu'il a quitté la vie sauvage. Ils continuent de se balader en forêt ensemble. Y dormir ? Pas question, car elle est frileuse.

D'ailleurs, on a froid aux mains, après deux heures à discuter au milieu des pins. Lui a les manches remontées, pas d'écharpe. *« Là, on a 13 °C, c'est agréable ! »*, commente-t-il, avant de nous conseiller de nous réchauffer les mains en les frottant dans la terre. On décline gentiment la proposition. Il pose seul sous les spotlights, au grand dam du photographe, qui aurait bien aimé que ses chevreuils l'accompagnent pour le cliché. Malheureusement, ils sont tous morts depuis. Entre deux flashs, l'expert donne sa recette de sirop contre les maux de gorge, au cas où on se réveillerait malade demain matin. *« Vous prenez de la vodka, des bourgeons de pin, vous faites macérer avec du sucre pendant trois semaines. Vous filtrez. Vous buvez. Vous verrez, c'est magique ! »*

PLAYLIST

> DERNIER CONCERT
« Un concert d'oiseau, ça marche ? Sinon, le brame au clair de lune »

> DERNIER MORCEAU ÉCOUTÉ ?
« Ça ira », de Slimane et Vitaa

> DERNIÈRE APPLI TÉLÉCHARGÉE
Adobe Acrobat pour pouvoir ouvrir mon autorisation de déplacement hors couvre-feu

> DERNIÈRE RECHERCHE GOOGLE
« Moi et Google, c'est compliqué. Je n'ai pas Internet. Mon réseau, c'est la nature »